

COURRIER 1949-2005

De nombreuses LETTRES qu'Edmond Pezet envoyait régulièrement à ses amis et aux responsables de la SAM de 1949 à 2005, ont pu être conservées. De très larges extraits en sont présentés dans le livre « EDMOND PEZET, UN PRETRE PARMIS LES MOINES BOUDDHISTES EN THAÏLANDE », (376 pages), disponible à la S.A.M.

Ci-dessous, vous trouverez quelques morceaux choisis concernant des moments cruciaux du parcours d'Edmond Pezet.

1949 : Pezet fait sa présentation aux responsables de la S.A.M.

[...] j'ai la joie de vous faire part de ma conviction que c'est bien ce que je cherchais : cette volonté d'entrer à fond dans la communauté de race de ceux que l'on veut servir, savoir l'indigène (contre cette attitude du colonialiste sans doute, mais même du brave colon paternaliste et protecteur qui irrite tant l'indigène qui se sent devenu majeur), se « naturaliser », prendre à fond une « tête » qui soit du pays... aussi réellement que le Christ, né en Palestine, avait « une tête de juif ». Surtout éviter d'en être amené, comme je l'ai assez vu, et de près, à se réfugier, missionnaire européen, sous la protection des troupes de son pays, en guerre contre l'indigène que l'on évangélisait hier... Et puis tout le thème que des gens bien pensants, même non chrétiens, tiennent à développer quelquefois, pour nous faire plaisir... reconnaissant dans le missionnaire « l'agent le plus efficace » de l'expansion coloniale... Avons-nous même le droit d'être des commis voyageurs de culture occidentale ? Je vous assure, après m'être battu contre les Annamites et Tonkinois, je suis prêt à me faire naturaliser vietnamien. J'ai encore dans la tête une parole d'un missionnaire à Ceylan desservant une grande église du plus classique gothique du XIX^{ème} siècle, auquel un groupe de nos camarades demandait si ce style plaisait à l'indigène, à quoi le missionnaire répondit « qu'on ne le leur demandait pas, et puis qu'ils n'étaient pas obligés d'y venir ».

...

À mon tour donc, sans doute, de vous fournir quelques documents sur ma pauvre personne... Vingt-six ans, fils de très modestes cultivateurs, aîné de quatre enfants. Enfance turbulente d'un gamin ordinaire dans un village de petite culture. Vers 11 ans je désirais secrètement devenir Prêtre, comme auparavant je désirais être instituteur... J'aimais les études moyennement. Monsieur le curé décida de m'envoyer au Petit Séminaire diocésain... ce fut un rude choc pour mon père qui, pas jeune déjà, avait bien de la peine à nous faire vivre sur une trop petite propriété, et qui voyait déjà approcher le jour où il allait avoir de jeunes bras pour l'aider à faire vivre sa famille. Rude chrétien, il se décida à faire le sacrifice. Habitué à la vie pauvre et rude, ayant dans le sang l'amour du sol, de la terre, un peu rustre d'allure et de caractère, je me mis à étudier comme un tâcheron à son ouvrage. Etudes secondaires moyennes. Je passais toutes mes vacances à travailler la terre avec mon père et mon frère, au village. 1941 : interruption des études pour fatigue cérébrale... aussitôt je devance l'appel dans les « Chantiers de la jeunesse française ». Huit mois après je rentre, fais la philosophie (2 ans) et commence la théologie. 1945 : mobilisation. Je demande à rejoindre les troupes combattant en Alsace, j'arrive en Allemagne pour l'armistice. Quelques mois d'occupation. Je demande à faire partie du Corps expéditionnaire français d'Extrême Orient : retour fin 1946, et depuis j'ai continué la théologie. Toujours les vacances à la terre. Septembre 1947 : mon pauvre père meurt broyé par un camion sur la route, sous mes yeux. 1948 : mon frère est mobilisé... je mêle études et travail de la terre, puis j'avance la sortie en vacances... cinq mois de travail intensif, mon frère est démobilisé, je rentre au séminaire et je reçois le sous-diaconat et le diaconat en octobre et décembre dernier. Le 2 avril prochain je serai ordonné prêtre.

Mon idée de partir aux missions étrangères date de l'âge de 15-16 ans. Je fus sur le point de demander à quitter le Petit Séminaire... mais entendant tellement parler de la pénurie de prêtres dans le diocèse (ce qui n'était pas injustifié) je n'en parlai à personne... et le projet s'endormit au bout de un an ou deux... Il y avait aussi (peut-être surtout) mon père auquel je n'osais pas demander

un nouveau sacrifice (le premier avait été bien dur). Je rentrai d'Indochine sans encore me poser la question. Le travail s'est fait depuis à la réflexion de ce que j'avais pu voir là-bas, et clairement précisé après la mort de mon père bien-aimé.

Ce qui m'a déterminé à vouloir partir aux missions : c'est la conviction que j'ai eu l'occasion d'acquérir, malgré la pénurie de prêtres ici, des besoins encore plus pressants des missions... et de la grande misère actuelle des missions bouleversées par la guerre.

Ce qui m'attire vers la SAM : la solution (ou au moins une solution possible) aux problèmes posés par la nationalité, la race, la culture du missionnaire européen en face de l'indigène... surtout en pays colonisé (problème d'éducation, de service, non de domination, d'asservissement, problème d'incarnation du christianisme, non d'imposition artificielle)...

[Lettre du 18 février 1949 à de la Croix, assistant du supérieur de la S.A.M.]

1956 : Pezet arrive en Thaïlande, à Nong Saeng (Nakhon Phanom), une région du Nord-est habitée par d'anciens réfugiés venus du Laos et du Vietnam, passés de l'animisme au christianisme. Les Thaïlandais « siamois » y étaient considérés comme étrangers. Dès les premières semaines de son arrivée, il prend conscience de la situation et déjà apparaît son respect pour la tradition bouddhiste du pays.

[...] Ici, je suis parvenu depuis quelques semaines à destination : au nord-est du Siam (Laos siamois), au bord du Mékong, juste en face de Thakkhek (Laos indochinois). 30 km me séparent de Lairat [Ndlr : nom d'un missionnaire des Missions Étrangères de Paris (M.E.P.)] (mais il y a une frontière... j'espère bien tout de même le voir sous peu). Je ne regrette pas trop d'avoir déserté le Quercy, car ici, dans ce vicariat il y a grande pénurie de prêtres. Depuis la remise du vicariat au clergé indigène (16 prêtres laotiens, évêque siamois) en 1953, et le départ des M.E.P., on essaie de parer au plus pressé... et de desservir les villages chrétiens les plus faciles à atteindre... et les autres sont touchés de loin en loin, annuellement si possible. Avenir : 1 seul grand séminariste (1^{ère} année théologie). Les postes de mission : aspect fréquent : les ruines de l'église et du presbytère, envahis par les broussailles (conflit Siam-France 1940. Persécutions 1940-1944 : incendie des postes de mission, démolition, vol des matériaux, confiscation des écoles, dans cette partie laotienne du Siam). Voici 12 ans que la liberté est revenue... mais les villages autrefois chrétiens, qui n'ont pas encore pu être repris en main, sont pratiquement revenus au bouddhisme... (le bouddhisme est très puissant cette année 2500 de l'ère bouddhique... pagodes remises à neuf, bonzes en robe safran partout, jusque dans le moindre village, dans villes, trains, autobus, ils sont aussi fréquents que les militaires en France : ils seraient 400.000 au Siam cette année, donc beaucoup plus de moines bouddhistes que de simples chrétiens : 120.000). Chaque matin, on en rencontre partout quêtant leur nourriture. Ils sont bien calomniés... mais les curés et religieuses le sont bien chez nous : masse improductive, inutile, mœurs douteuses ?? Mais enfin, de ces centaines de milliers de religieux, il doit bien y avoir, même déviée, de la « religion ». Mais comme cadre social, institutionnalisation et enracinement de la religion, par cette « présence » de tous les lieux et de tous les jours, c'est énorme (que serait un pays chrétien avec une telle proportion de vocations religieuses ?) Actuellement l'Amérique envoie des fonds (au titre du [soutien ?] des religions contre le communisme). Certains se réjouissent à la perspective que tout cela va s'écrouler avec le progrès des sciences et techniques modernes... mais je pense que les mêmes pourraient avoir les mêmes inquiétudes pour nos chrétientés, car la crise de modernisation et industrialisation est pour « très » bientôt. [...] Finis les villages jalousement fermés aux mauvaises influences ! Les chrétiens sont inébranlables, les vieux, mais la jeunesse qui va à l'école obligatoire « étudie

l'anglais » et autres sciences à l'école secondaire proche, a un vélo, va aux matchs, au cinéma... on suppose qu'ils suivront la ligne des anciens ! [...] Mgr dessert quelques villages laotiens des environs (il ne parle pas laotien, mais les Laotiens comprennent le siamois, et maintenant tous les enfants l'étudient). Et nous, nous sommes impuissants... pour un an au moins [...]

[Lettre du 10 janvier 1957 à Delfau, son ancien directeur du grand séminaire de Cahors]

1957 : Première manifestation de respect pour le bouddhisme.

[...] Le grand problème... il est du côté bouddhiste. Entre 200 et 300 mille moines (bonzes) au Siam sur 20 millions d'habitants ! Cette masse de religieux (ici, à Nakhon, 15.000 habitants, 7 pagodes avec chacune son monastère de 10 à 20 moines) ! Je marche avec un autre prêtre... un de ces moines s'esquive au carrefour. « Regardez ce cochon ! » murmure entre les dents mon compagnon... Bouddha n'est-il pas pour eux le Guide providentiel, leur Précurseur, leur Jean-Baptiste ? J'ai voulu écrire ça à quelqu'un en France : réponse indignée... les livres disent que le bouddhisme n'est pas une religion... oui, les livres... mais faut voir les gens agir... malheureusement vient de mourir l'abbé Monchanin, ermite chrétien aux Indes (livre récent). Certes hindouisme et bouddhisme ne se confondent pas, mais ils ont toute une sève indienne commune. Mon rêve : faire un jour un petit noviciat chez lui [Ndlr : à l'ashram de Monchanin] ... rêve insensé ! A Ceylan, grave lutte entre bouddhistes et chrétiens, c'est vrai. Mais si nous attendons que l'établissement du Royaume se fasse seulement par le fait des mauvais bouddhistes qui pour l'amour d'une fille chrétienne se font baptiser pour se marier (motif ordinaire) !!! [...]

[Lettre du 27 octobre 1957 à Delfau, son ancien directeur du grand séminaire de Cahors]

1959 : Nécessité de moines-pasteurs et de contemplation.

[...] Instinctivement je désirerais un travail qui mange son homme (comme à Cajarc). J'ai pourtant bien compris que l'agitation vide l'homme et au fond, nous trompe, car la vue du travail accompli (ne serait-ce qu'un coin de jardin bêché) si c'est source de joie pour le paysan, risque de nous égarer, car notre œuvre n'est pas du même ordre, car justement elle n'est pas « notre » œuvre. Je devrais aussi me réjouir de ma situation car, depuis ma venue au Siam, j'ai bien compris que le fond religieux de l'Orient est contemplation plus qu'action... et j'ai durant les deux premières années d'étude (et de méditation) caressé bien des projets (un peu trop grands pour moi aussi) mais dont je serais peut-être bien dans les conditions voulues (dans quelques années) pour réaliser quelque chose (un tout petit). [...]

[Lettre du 14 juin 1959 à Delfau]

[...] Ici les mendiants sont très rares... d'ailleurs même le simple voyageur peut manger chaque jour à sa faim, en se présentant à une pagode après le repas des bonzes (qui se termine à midi, car les moines ne mangent plus de la journée une fois midi passé... et ceci toute l'année). Et des pagodes (temple et monastère adjacent) il y en a en chaque village, au moins une, et souvent plusieurs. On peut d'ailleurs toujours passer la nuit à « l'abri des pèlerins » que comporte toute pagode... Le bouddhisme, c'est inouï comme il est en tant que religion, la moelle de notre peuple... car il y a loin du bouddhisme réel, aux théories des livres qui disent que ce n'est qu'une philosophie... Il est vécu comme une religion... Qu'il y ait bien du formalisme, d'accord... (et nos chrétiens alors ?) Bien des fois j'ai vu clergé et fidèles se moquer de leurs formules de prières en pali-sanscrit que les gens ne comprennent pas... et je me sens joli, moi chaque matin, avec ma messe latine quotidienne obligatoire, en principe, pour mes 110 écoliers du catéchisme !! Et mon accoutrement (excusez) ridicule si l'exotisme et l'habitude n'avaient pas fermé les yeux de mes gens (je n'exagère pas en disant ridicule si je songe à certaines

imitations-copies locales du vieux matériel importé jadis). [...] Et les millions de bouddhistes dans lesquels nous sommes noyés... à chaque pas des pagodes et les robes jaunes des bonzes ? [...] Si nous voulions ici planter le christianisme dans la tradition religieuse du pays, au lieu de décalquer le système clérical occidental, nous devrions être des moines-pasteurs. Dommage que ce ne soit pas l'Église orientale qui ait évangélisé l'Asie... L'ascèse ici est aussi une chose inséparable de l'état religieux. La religion est incompréhensible qui n'est pas d'abord contemplation. L'habit religieux est quelque chose de sacré (c'est un signe, un sacrement, pour les bonzes). Notre machine ecclésiastique occidentale importée sans adaptation, massacre, viole, saccage toutes les fibres religieuses traditionnelles du pays... aucun de nos prêtres locaux moulés à l'européenne ne s'en rend compte (leur genre de vie est plus européen que le mien). Ce n'est pas leur faute. C'est la faute de ceux qui les ont « civilisés » par déracinage préalable.

[Lettre du 3 août 1959 à Delfau]

[...] Je suis toujours « curé de campagne ». Ça fait juste un an ces jours-ci. Mais on m'a confié quelques annexes depuis quelques mois. [...] J'ai réappris à rouler en vélo (vendu la moto), et je me sentirais tout à fait lancé dans le mouvement des changements fréquents : tous ces villages ont été en 5 ou 6 ans changés de desservant 3 ou 4 fois, ce qui n'a pas très grand inconvénient tant qu'il ne s'agit que « d'assurer des messes ». Il n'est pas désagréable de déménager chaque fois que le « miel de la lune est presque tout mangé » (comme on dit ici). Et c'est bien ainsi que font nos gens qui font dans leur jeunesse deux ou trois ménages d'essai avant de trouver l'âme sœur. Et quand on s'est bien crevé à courir les bois, on a l'impression le dimanche soir d'avoir fait bien de la besogne. Mais, au fort de l'action, le dos courbé, les jarrets tendus sur les pédales et les genoux serrés pour maintenir et maîtriser mon parallélogramme à roulettes qui se cabre sur les mottes de terre sèche, il y a un endroit où je n'aime pas passer : c'est devant une pagode ou une douzaine de robes jaunes, occupés paisiblement à communier au va et vient universel des choses dans la méditation de l'impermanence du cosmos, voient sans les regarder, parmi toutes les choses qui passent, passer cet enragé chevauchant à grand effort sa mécanique : le Phra farang, le prêtre européen (même sans robe noire, il est facilement repérable : il n'y a pas beaucoup de nez longs dans le canton). Curieuse religion dont les prêtres eux-mêmes (les prêtres, ce sont, pourtant chez nous, une infime minorité) ne suivent pas la Voie de la Libération.

A-t-on jamais vu un bonze rouler en vélo, courir, être pressé ? Ce serait se renier soi-même ! Avec notre manie de colporter sans cesse et depuis toujours de la médecine européenne, nous passons généralement à leurs yeux pour des « père-le-commerce ». « Où allez-vous vendre la médecine aujourd'hui ? » « Combien les chefs de la religion européenne vous paient-ils par mois pour venir ici ? » Questions tout à fait naturelles... tellement il paraît évident que, sauf la femme tout de même, nous n'avons pas renoncé au « trafic » des choses qui passent, ce qui est bien le propre du laïc, qui n'a pas le courage de se libérer en se faisant Phra (= saint, séparé). Un rempart d'incompréhension et de préjugés nous sépare : préjugés et incompréhension dans les deux sens, car nos prêtres ont appris de nous l'activisme européen : (la mentalité activiste, au moins). Avec notre bougeotte, nos changements, nous « assurons des messes », mais nous ne faisons pas grand chose de sérieux... quelles traces cela peut-il laisser ? (je juge humainement bien sûr.) « Assurant des messes » à une troupe de filles (les mâles sont beaucoup plus exempts de cet instinct de religiosité) dont beaucoup quitteront la religion « puisque ce sera nécessaire » pour avoir un mari. J'ai très souvent la sensation de jouer à la Religion... Je joue le jeu loyalement, sérieusement (je ne joue pas « pour rire » : c'est « pour de bon »), mais que je désirais que quelqu'un (qui ait l'esprit du Seigneur) m'indique la voie. [...]

[Lettre du 20 novembre 1959 à Bourguignon]

1964 : Tournant dans la vie de Pezet : il explique clairement qu'il lui faut changer de voie. Il voudrait « s'enfouir dans le sol nourricier de son peuple ». Il considère qu'un travail pastoral consistant uniquement à administrer les sacrements dans une église qui se livre à la propagande en se servant du prestige et de l'argent ne peut être sa voie. Il voudrait, dans la ligne du P. Monchanin, « chercher les cheminements providentiels de Bouddha au Christ »

[...] Je ne puis pas me résoudre à entrer dans le jeu d'une action missionnaire par les moyens de la propagande, du prestige, de l'argent qui permet de se donner de la façade. Au fond, je suis trop persuadé que c'est une fausse route, mais pour ne pas émettre de jugement théorique, je puis me contenter de dire que ce n'est pas ma vocation (par politesse... orientale... pour ne vexer personne et ne pas avoir l'air de faire la leçon à quiconque, ce qui n'est pas une vocation non plus...) Ma voie n'est pas la parole doctorale, ni par conséquent tout à fait la cléricature classique, car je ne sais pas parler, discuter, exposer des idées avec la finesse voulue, sans aspérités blessantes; autrement, si je parle droit selon ma pensée, je dirai que nous nous sommes embarqués ici dans une entreprise malsaine, et qu'il conviendrait d'en sortir... mais ça ne peut pas se dire comme ça, et d'autres (qui ne sont pas des imbéciles) n'ont pas cette réaction. Par conséquent il vaut mieux se contenter de dire que ce n'est pas « ma voie » tout simplement. Je ne peux prétendre une conscience infailible, tout en ayant bien l'obligation de la suivre, ou alors on est faux. Je suis avec des gens simples, pauvres, qui travaillent pour vivre. Je ne vauds rien pour les prêches du dehors ou de par en haut ...du dehors je ne comprends pas le fond de leur cœur, leurs excuses, leurs difficultés, je tape à faux... j'ai besoin de les comprendre, d'être avec eux dans le travail et la pauvreté... Quand j'ai eu l'occasion de travailler et manger avec eux, je ne puis pas les « engueuler » à tort et à travers comme avant. (L'autoritarisme, le doctérisme, le triomphalisme, le théoricianisme, le paternalisme meurent aussitôt) Et si la mission consiste à chercher le chemin qui conduira ce peuple, mon frère, mon peuple, avec toute sa richesse d'âme, sa richesse humaine, à son épanouissement dans l'Église terrestre d'abord en marche vers l'apothéose de la Parousie dans le Christ (et non en une « sacramentalisation » sur table rase de l'époque coloniale toujours spirituellement en vigueur), il semble que la bonne voie serait de s'enfouir dans le sol nourricier de mon peuple pour renaître avec lui, de sa sève, et recommencer avec patience les longs cheminements qu'on a escamotés. Et chose tragique, on a l'impression que les guides providentiels de ces cheminements, ceux d'entre eux qui sont devenus prêtres et évêques, lessivés et relessivés, réhabilités de pied en cap, parachutés au bout de l'étage sans avoir fait le chemin sont peut-être encore plus incapables de retrouver les vieilles pistes dans les bois de leur village natal. « Vous êtes plus laotien que moi » dit (en plaisantant) Mgr. « As-tu le droit de faire la leçon à ton évêque » dit (en plaisantant) un confrère... c'est pourtant là que gît le drame...

J'ai répondu par un jugement prudentiel à usage personnel à tes questions appelant des réponses de caractère général... Les contresignes ? Toute cette course à la recherche du prestige, cette monstrueuse disproportion entre les façades, des bâtisses signées du signe du Christ dans la capitale du royaume thaï et la pénétration réelle, le chemin réel fait par son Esprit à la rencontre de l'âme thaï. Le premier signe désirable ? Le temps n'est pas encore venu des signes, qui ne peuvent pas être compris (cf. Un triomphe eucharistique à Bangkok comme à Bombay !). Un signe incompris et mal compris joue comme contresigne. Pauvreté et humilité (absence de signe) que les apôtres en profondeur ! [...]

[Lettre du 10 janvier 1964 à Boland, supérieur de la S.A.M. de 1962 à 1972]

1970 : Pezet décide de se mettre à l'école des méditants bouddhistes pour revaloriser la tradition monastique chrétienne en harmonie avec celle du pays. Il veut se consacrer entièrement au bouddhisme, pratiquer des exercices spirituels chez les bonzes et, grâce à cette connaissance de l'intérieur, permettre aux chrétiens de vivre une spiritualité plus authentique.

[...] Je suis ici depuis juste 13 ans et ce que je réfléchis et crois, depuis presque les premiers mois de ma vie en Thaïlande, que nous devrions faire... que je devrais faire... ce serait peut-être enfin le moment d'essayer d'y travailler. Quelques circonstances fortuites (un recoupement de rencontres imprévues) m'ont décidé à m'y mettre dès que possible.

En un mot voici : j'ai la conviction profonde que notre mission chrétienne en Thaïlande, un pays pétri du message et de la recherche spirituelle de Bouddha et de ceux qui ont entrepris de suivre sa voie, avait terriblement négligé une démarche fondamentale préliminaire (et à poursuivre toujours d'ailleurs)... Qui [...] connaît sérieusement, par le dedans, tout cet univers inconnu, sur lequel pourtant, et logiquement (et providentiellement) devrait ici s'enraciner la venue de la Bonne Nouvelle... [...] Pendant plus de 10 ans ce problème toujours présent a été pour moi un grand trou noir et une source de « rêves » irréalisables. Depuis le Concile, l'aile marchande de l'Église [...] a cherché à dégeler les relations avec les bonzes ... invitations, visites... leur avis est qu'il n'y a pas d'autre voie possible que la collaboration à la réalisations d'objectifs concrets en matière sociale : et c'est très bien, pour se connaître, au moins, d'homme à homme, s'estimer humainement, défouler tous nos congénitaux complexes de supériorité, et de terreur sacrée, viscérale, des « pompes et des œuvres » du Démon ! C'est un changement qui semble-t-il est déjà sérieusement amorcé et même acquis parmi notre « intelligentsia ». C'est un préalable, combien élémentaire... mais là doit-on se borner ? Je voudrais certainement aller beaucoup plus loin, chercher une approche beaucoup plus fondamentale, cf. Monchanin pour l'hindouisme... évidemment à un niveau combien inférieur, mais même avec des moyens, un instrument intellectuel (pour ne mentionner que ce domaine) combien rudimentaire en comparaison... je crois qu'il serait possible du moins de « travailler » dans le même esprit... Chacun fait ce qu'il peut avec ce qu'il a, ou que lui donne le Seigneur si c'est sa volonté - ce dont on ne peut, non plus, présumer ! -

Ça c'est « le gâteau », pourrait-on dire ! C'est bien joli, mais avant il y a la « soupe ». Et la peur qu'on dise (et qu'on croie) que l'attrait du dessert ne me serve d'alibi pour refuser de manger une « soupe » peu appétissante, pourrait me tenter de ne pas parler de ladite « soupe ». (Reculer devant la prosaïque réalité, par esprit contestataire, pour s'évader dans le rêve, c'est assez commun...) J'ai pourtant la conviction que ledit gâteau pourrait bien se trouver (et se trouve certainement) plus salé et amer à avaler que la soupe !

Enfin cette « soupe » en question ? C'est mon malaise sans cesse croissant dans cette mission de Tha Rae... Non, ce n'est pas le manque d'appétit pour la soupe qui a fait naître le « rêve » du gâteau : c'est celui-ci qui a précédé et beaucoup plus sérieusement marqué ma recherche... J'ai effectivement longtemps craint que ce fut une « tentation » et je me suis franchement et sérieusement donné à mon travail « ministériel », je me suis enfoncé franchement dans cette pâte thaïe du Nord-est (lao) pas moins que plusieurs autres... La « soupe » lao, je sais son goût ! Là n'est pas tout, bien sûr ! Insuffisances, maladresses, je les ai accumulées, c'est vrai... aussi : de s'évader, tentation ou non ? Qui pourrait trancher ? A la grâce du Seigneur : je crois sincèrement que ce que je veux faire ne sera pas plus sucré (si, c'est sérieux !) Où cela mènerait-il ? Rien, avant longtemps... des années (peut-être bien jamais) mais peut-être une recherche de vie monastique dans le lointain... vie monastique au ras du sol, simple et pauvre (cf. pagodes de village, mais sérieux !). Mais ça, ce devrait être très loin... Avant : des années de ténèbres certainement... Tu sais que Verdière (M.E.P.) commence quelque chose dans ce genre avec 2 moines européens qui viendront bientôt. Je veux suivre de près leur recherche, mais je crains beaucoup qu'il ne parte pas assez de ce qui me paraît fondamental... Chacun sa voie, la

diversité est une richesse aussi dans ce domaine. Il y a longtemps qu'on parle de ce projet. J'espère que pour moi ce sera plus discret... et qu'on me donnera la permission de tâtonner tout seul dans le noir sans que vienne jeter tout par terre ce terrible triomphalisme de notre mission catholique ici ! Aussi l'idéal serait de n'être que laïc (théoriquement il ne devrait pas en être ainsi !) Pourquoi renier cette richesse spirituelle ... par Esprit de Pauvreté ? En tout cas il faudrait être délié de toute obligation ecclésiastique « juridique » (l'Esprit c'est autre chose !). Prêtre en Esprit, uni à l'Église en Esprit, sans renier ce qu'on est, au contraire. Mais libre des liens juridiques des clercs (discrétion, n'engager juridiquement que soi dans l'aventure au début), éviter que l'ordinaire, inquiet des « risques de perdition », dans telle question pratique, se sentant engagé, revienne en arrière, renie la règle du jeu de la liberté, et jette des interdits. [...] Plus on veut aller loin, chercher des voies inexplorées, plus il faut de discrétion. [...]

[Lettre du 14 décembre 1969 à Boland]

[...] Dans notre monstrueuse entreprise missionnaire en Thaïlande, nous ignorons absolument, délibérément et tranquillement tout ce qui est hors de notre boutique. On peut avoir (c'est une originalité personnelle qui ne tire pas à conséquence) avoir envie d'y aller voir. Et on va de découverte en découverte évidemment : c'est une aventure qu'on suit... on ne peut pas l'inventer. Elle est faite de rencontres fortuites qui s'enchainent ... et ça continue. J'avais d'abord décliné, puis accepté (quand je t'ai écrit) d'aller parler du bouddhisme dans une Pagode samedi après-midi (Ecoles du dimanche, du samedi midi au dimanche soir). J'y suis allé... et on m'a invité pour tous les samedis. Je ne joue pas à cache-cache : ceux qui m'ont écouté savent que je suis chrétien... et les laïcs qui m'ont invité et enseignent ainsi (missionnaires laïques pour le renouveau du bouddhisme parmi le peuple) savent que je suis prêtre. Je travaille loyalement avec eux et comme eux... ce n'est pas une manœuvre pour s'installer dans la place et chercher en-dessous à leur « refileur notre camelote ». Si quelque question d'auditeur semble amener sur le terrain de la polémique ou de l'apologétique, je tourne court toujours vers l'essentiel : ce qui est valeur spirituelle fondamentale de la doctrine de Bouddha. Ce n'est pas moi qui ai « inventé » cette recherche et cette recherche, ce mouvement de laïcs bouddhistes (quoique il eut valu la peine de l'inventer !...) il existe, bien vivant, éclairé, ouvert, dynamique, spontané, pas très organisé (pourquoi devrait-il l'être, à la manière de notre Action Catholique occidentale, avec une centrale de 10 étages ?) Il vaut mieux qu'il soit ainsi, large, spontané, populaire, au ras de terre. C'est le travail d'une élite, à l'intérieur du bouddhisme... On serait heureux de collaborer à pareille recherche à l'intérieur de l'Islam... puisqu'ils sont « inconvertissables » ?!

Mais ici, la mission doit chercher à « convertir » !! Enfin, qu'ils travaillent à « convertir », ceux qui croient devoir et pouvoir convertir les vrais bouddhistes... Ceci, ce que j'ai trouvé, je ne pouvais pas le prévoir il y a 2 mois, mais puisque cette porte s'est ouverte, je crois que ça vaut la peine, et que l'Esprit du Christ est en mission là-dedans, bien avant que les curés y mettent les pieds... et si les curés ou les chrétiens venaient à y mettre les pieds, ils feraient bien d'être discrets (et c'est ce qui leur manque le plus) et de prendre de la graine. Mais attention : au diable les flibustiers et les amateurs ! On ne peut pas faire l'économie d'un « travail sérieux » du point de vue intellectuel et spirituel conjointement dans la « connaissance » de la doctrine de Bouddha... et la recherche de ce que cette Parole signifie « en vue du Christ ». Mais comment pourrait-il « arriver » que nos milieux chrétiens, surtout épiscopaux, et ecclésiastiques, s'ouvrent à la révélation de ce travail de l'Esprit, là, tout près de nous ? Il y a eu abus, accoutumance, immunisation : toute cette caste cléricale qui est allée se gaver de parole occidentale sans la digérer... Que sera notre grand séminaire : une officine d'aliénation de plus ? Pourquoi serait-il inouï qu'on commence à y balbutier une réflexion chrétienne au moyen des instruments intellectuels de la sagesse indienne, véhiculée par la tradition pali... Il paraît qu'« ils » n'ont pas de philosophie !! Qu'on commence à faire la psychologie bouddhiste : on y trouvera subconscient et inconscient bien à leur place depuis des millénaires, au lieu d'apprendre que c'est « peut-être la grande découverte du XIXème siècle » !

[Lettre du 26 juin 1970 à Boland]

[...] Après 3 semaines d'expérience comme hôte de passage chez un moine qui m'accueillait, il fallait aller trouver le Prieur pour demander à demeurer de façon prolongée. Avant-hier mon moine m'a conduit chez le Prieur pour cela. Je suis donc ici régulièrement accepté, hôte non pas vraiment de la communauté des moines en dehors de laquelle je suis, mais hôte d'un moine qui est un peu indépendant de la communauté régulière : en dehors du quartier clôturé de la communauté des moines qui « pratiquent » la vie commune régulière avec son règlement et son horaire, surtout en cette saison de retraite. Il y a quelques maisonnettes un peu à l'écart habitées par des moines généralement âgés, qui ne vont au temple que pour l'office du matin et du soir, et ont des occupations spéciales. Mon moine va tous les jours au Wat Pô où il tient un étalage de brochures de propagande pour les touristes. Il fait cela depuis des années, et tu as pu l'y voir. Il est assez remarquable, teint très foncé. Beaucoup de curés de Bangkok qui conduisent des amis dans des pagodes le connaissent, et ils sont nombreux ceux qui au passage ont polémique avec lui. Comme il m'a raconté pas mal d'histoires assez curieuses à ce sujet, le soir, quand il rentre, je lui demande s'il a eu des Bat Louangs [Ndlr : = des prêtres] aujourd'hui ; ou même parfois, s'il y a eu une histoire cocasse, c'est lui qui se précipite pour me la raconter : catholiques ou protestants, il y en a vraiment qui sont des « couillons »... ils feraient mieux d'étudier un peu avant de polémiquer !

*C'est vraiment une aubaine pour moi d'avoir pu habiter chez ce moine, non pas parce qu'il connaît des langues étrangères (il a été 2 ans en mission en Allemagne) mais parce qu'il est relativement instruit, a enseigné l'ABIDHARMA (3^{ème} partie, philosophique, des Écritures) à l'université ecclésiastique du WAT MAHA THAT. A présent il ne travaille qu'à la propagande et enseigne aussi l'allemand à l'université des bonzes. Les touristes ne parlant que dollars, il vend bien ses brochures, même s'ils ne les lisent pas tous : car sa littérature est fort austère. Ayant regardé ses brochures en français, je lui avais dit que lorsqu'il voudrait faire une réédition je l'aiderais, si ça l'intéressait de faire mieux que ce qu'il avait. Et voilà comment je suis allé chez lui. Mais le stock imprimé est encore important, alors il a voulu non pas refaire les anciennes brochures, mais faire du neuf, et, voyant que j'avais quelques éléments de doctrine et que je mordais avec plaisir à la philosophie (les missionnaires croient que la philo, ça n'existe pas chez eux, parce que c'est bien différent de celle de l'Occident. Les bouddhistes qui connaissent la doctrine ne parlent que philosophie, dont ils ont continuellement le mot à la bouche : les mots équivalant surtout à métaphysique.) Alors mon moine m'a embarqué dans la traduction de la matière spéculative la plus coriace des Écritures et développements et commentaires postérieurs. Au moins ça me déraille les méninges, et ça me fait travailler. Je lui ai dit que je doutais vraiment que les touristes aient généralement de l'appétit pour ce genre de nourriture... Il m'a répondu que si les Occidentaux ne pouvaient pas aborder ces questions, ils ne comprendraient jamais rien au bouddhisme, car c'était là le fondement de tout... et je suis bien d'accord avec lui... et nous causons métaphysique tant que nous voulons. Quant à traduire ça en français...
[...]*

[Lettre du 31 août 1970 à Boland]

1973 : Vie communautaire avec des moines des forêts.

*[...] Le nouvel évêque de Bangkok ne veut pas avoir sur son territoire de prêtres faisant autre chose que principalement du « cura animarum » (ministériel) et habitant hors des presbytères.
[...]*

Je suis sorti des bois pour venir fêter Noël avec les chrétiens, après quoi je vais rentrer dans les bois, car j'ai trouvé là un tout autre genre de moines que ceux des villes : ascètes et méditants, des campagnards, cherchant leur voie par la pratique et l'expérience et très peu dans

les études et les livres. Je suis dans un monastère qui, dans les dix dernières années, a essaimé fondant 14 nouveaux monastères forestiers dans 3 provinces. Le fondateur et Père abbé a 55 ans, semi-ermite, semi-moine itinérant, observances très strictes. Nous sommes une centaine, 120 maisonnettes cellules cachées sous les arbres très drus. On ne voit que quelques trous de ciel. Interdiction de toute provision (aliments, argent). Quête quotidienne du riz assez loin, tout vidé ensemble au retour, distribué, consommé ; les restes (du repas unique) donnés aux oiseaux (des dizaines de couples de coqs de bruyère demi apprivoisés). Et vers 10h. du matin on est libéré de tout souci matériel pour un jour et une nuit !

[Lettre du 23 décembre 1973 à Van Campenhoudt, supérieur de la S.A.M. de 1972 à 1977]

1975 : Après un congé en Europe, Pezet ne peut plus reprendre une place dans un monastère des forêts. Les autorités thaïlandaises ont en effet regroupé tous les moines étrangers dans un même monastère, vu les circonstances politiques.

Ma (nouvelle) adresse, ou plutôt le retour à mon ancienne adresse m'a valu une lettre sympathique qui parle de « l'abandon de ton rêve... pour retourner à la vie paroissiale et fermer ce qui semble n'avoir été qu'une parenthèse... » On a dit aussi que déçu par le bouddhisme j'étais reparti définitivement faire le moine en Europe ... « Et tu reviens ? » ... Est-ce que quelqu'un aurait pris son désir pour la réalité?

A mon retour d'Europe, je voulais être à Bangkok à temps pour participer au Congrès itinérant annuel des « Maîtres de Méditation »: tout le mois de mai, en 5 étapes de 6 jours, 700 moines, 200 « nonnes », 200 « laïcs » (=: non-moines) y ont participé. Puis visite rapide au Monastère forestier où j'avais passé la moitié de l'année précédente : la quinzaine de moines occidentaux sont maintenant à part, en communauté de « Bonzes Occidentaux » (dont 2 Japonais) sans aucun Thaï, sous la responsabilité du plus ancien: ancien « Peace Corps » de Kennedy qui a 8 ans de vie monastique ici. Il y a un malaise à la suite des événements d'Indochine et des évolutions politiques en cours. La moitié de ces « bonzes » sont des USA... des lettres anonymes leur sont arrivées : « Monastère pirate, agents de la CIA » ... Les temps ont changé pour les Américains par ici. « Le Père prieur » (Thaï) de la famille de monastères de stricte observance dont ils relèvent, et qui les a fait installer à part récemment, ne désire peut-être pas avoir un « visage pâle » de plus sur les bras ... Je ne m'y suis donc pas attardé: un simple tour du bois pour voir les « cellules » et je regagnais le bourg pour trouver un autobus vers le Nord, à 250 km. mon diocèse.

L'Évêque vient de partir « se reposer » et quêter aux USA, pour 4/5 mois comme presque tous les ans. Il n'a pas peur des soupçons de CIA lui? Avec plaisir, le Vicaire général m'a donné (rendu) mon ancien secteur forestier où j'avais été curé rural pendant une bonne dizaine d'années, jusqu'en 1970. On est dans le Nord-Est, sous la boucle du Mékong; de l'autre côté du fleuve, il y a du nouveau comme on sait... Je ne voudrais pas me trouver déraciné de ma terre pour accueillir ce qui va nous arriver du Nord-Est. Par endroit, les maquis ont entrepris de rétablir la moralité publique un peu plus efficacement que la police gouvernementale : réunions populaires, avertissements aux voleurs, joueurs, profiteurs ... quelques exécutions spectaculaires de récidivistes. Ça va être plus efficace que nos vieux prêches! Il n'est pas sûr qu'officiels ou maquisards, pour des motifs différents, tolèrent les Occidentaux dans les bois; ce serait tout de même dommage de partir avant qu'on nous le dise. Il y a peut-être quelque chose à faire pour s'entraîner avec les gens à lire les signes des temps: Probité, Austérité, Travail, Justice, Solidarité, Collaboration. Comme de l'autre côté du Mékong, les maquisards veulent lessiver la crasse occidentale; leurs chefs ont appris là-bas leur métier. Notre temps est peut-être court, mais ce pourrait être un temps de vie intense, l'arrivée d'une autre ère. C'est bien le moment de rester planté à tendre la langue aux dollars crasseux! Si on pouvait enfin ensemble se secouer et prendre la responsabilité de ce qui pourrait venir.

Voilà que paradoxalement je répons à l'opposé complet de la question posée; je suis en train de dire pourquoi je viens de réendosser, apparemment, le ministère paroissial! C'est que justement il y a peut-être des chances de rejoindre l'essentiel du message évangélique, vécu, libéré de ses plus lourdes entraves. C'est que justement, il y a 10 ans, 5 ans, on ne voyait pas du tout comment il pourrait être possible de casser l'engrenage dans lequel était pris tout le système missionnaire ... Le Concile n'avait jeté qu'une lueur. lointaine d'espoir ... J'avais le sentiment d'être rivé à la tâche de recoller sans fin un emplâtre catholique romain qui n'arriverait jamais à tenir ainsi, tout en surface et sans racines, sur une chair spirituelle vivante dont la réaction de rejet était peut-être signe d'authenticité et de santé spirituelle. Il fallait aller sérieusement voir comment ça fonctionnait de l'autre côté.

Et de l'autre côté, j'ai vu comment fonctionnaient la primauté de l'Esprit sur la loi et sur la terre, et la contestation permanente des tentations universelles de formalisme et de ritualisme magique de la religiosité populaire, instinctive, viscérale; contestation de la présence discrète et irrécusable du témoignage radical de « l'en Esprit et en Vérité ». Dans nos quelques noyaux de chrétienté- fruits bâtards, pourrait-on dire, d'une espèce de prostitution spirituelle (cfr ce qu'a dit Didier, Atelier 3/3/ - l'ancienne tradition du « Maître spirituel » a été submergée par la vulgarisation d'un système sacramentaire (dégénérescence d'un organisme de signes spirituels) valide et efficace en toute hypothèse, à condition d'être appliqué correctement par un ministre ayant pouvoir, indépendamment de toute considération de sa vie spirituelle personnelle ; efficace « effacement de péché... » le tout étant d'y croire! Caricature certes, mais c'est ainsi que leur apparaît cette religion qui argue de cette même efficacité pour fonder sa supériorité d'Unique Vraie Religion.

De l'autre côté, j'ai vu coexister une grande tolérance, pleine de délicatesse, attentive à ne pas blesser les humbles dans leurs besoins religieux, à ne pas traiter avec désinvolture leur bonne volonté et en même temps la préoccupation de ne pas laisser les humbles se sécuriser dans cette étape provisoire.

[Bulletin de liaison des Samistes, Atelier rencontre des cultures N° 3/4, 15 octobre 1975]

1976 : Vie en ermitage près du village chrétien Don Dou où il avait été pasteur pendant plus de dix ans. Fidèles à une pratique traditionnelle de la population pour les moines de forêt, les gens du village lui assurent sa subsistance quotidienne, ainsi que tous ses besoins matériels.

[...] Voilà qu'il m'est arrivé ce que je n'osais vraiment pas espérer. Je t'avais écrit, je crois, que Mgr de Tha Rae avait accepté que je rentre au diocèse sans être chargé de ministère. J'étais donc remonté vers Tha Rae [...]. Je suis monté visiter mes anciens villages (dont je fus curé plus de 10 ans). Depuis 1970 où je les ai quittés, j'étais revenu faire bien des séjours chez eux, car jusqu'à 1976 ils n'avaient pas reçu de curé permanent, et chaque fois que j'étais revenu passer quelques semaines ou quelques mois à Tha Rae, entre autres 2 saisons de pluies, Mgr était tout content de me charger du service de ces villages. On a donc causé de projets de « monastère de forêt ». Et voilà qu'au 3^{ème} village, le plus petit, on m'a pris au mot. Le soir où j'étais arrivé chez eux, quelques hommes sont venus faire la causette naturellement... on a parlé de « monastère de forêt ». Ils savent ce que c'est : il y en a un de très important à une dizaine de km, et des petits disséminés partout. Il ne s'agit pas des « pagodes » de villages ou de bonzes, mais de « monastères de forêt » de plus stricte observance, adonnés uniquement à la « méditation » (= vie contemplative) et non au « ministère » du bouddhisme populaire et de ses rites religieux coutumiers demandés par les fidèles : en fait non des moines mais plutôt un quasi-clergé. J'ai donc parlé de projet de « monastère de forêt » chrétien. Ces quelques hommes ont échangé quelques mots (je n'entends pas quand ils parlent entre eux) et m'ont quitté

anormalement tôt. Le lendemain matin le village avait fait ses plans et venait me les proposer : on m'avait choisi un terrain dans un méandre d'un ruisseau ou petite rivière, à 2 – 3 km du village, à la limite des rizières et des bois, à la limite des terres du village et de celles du village voisin (bouddhiste). Ils allaient m'installer là, me construire une paillote sur pilotis, semblable à leurs paillotes dans la rizière durant la saison des pluies (et du riz), me donner les quelques objets indispensables et assurer ma subsistance. C'est inouï qu'ils aient ainsi retrouvé l'atavisme bouddhiste (que je croyais à jamais perdu pour eux) de la communauté des fidèles « maîtres de maison » qui fondent eux-mêmes « leur » monastère pour un moine de leur choix, qui a accepté leur invitation, et qui devient « leur » moine, en attendant que viennent des volontaires comme disciples former la communauté monastique. Mais le premier peut rester seul longtemps avant de devenir « maître », d'être fait guru par l'arrivée de disciples. On ne s'institue pas guru soi-même, mais c'est la venue de disciples qui par le fait « crée » le guru. Ça peut mettre du temps ! La communauté des disciples « maîtres de maison », fondatrice, assure tous les besoins matériels et subsistance quotidienne... symbiose des 2 communautés... c'était trop beau ! Je me suis laissé faire. Je leur appartiens désormais : je suis « leur » religieux (ermite, moine ?). C'était le 3 décembre, juste 20^{ème} anniversaire de mon arrivée en Thaïlande : 1^{ère} nuit seul dans la rizière.

[Lettre du 21 janvier 1977 à Van Campenhoudt]

[...] Notre évêque, Michel Kien [...] me laisse faire, libre de ministère officiel, bien que je fasse le « vicaire du dimanche » du village où je suis, le curé ayant décrété que puisque j'étais (presque) sur place, il ne viendrait pas le dimanche... et je n'ai pas pu le faire changer (on s'est arrangé sans porter l'affaire devant l'évêque). Quant à l'attitude du village à l'égard de cet essai d'ermitage (qui n'est pas encore monastère... si jamais il le devient !) ça tient bon. Au début ils étaient quelques peu inquiets, ne sachant ce qu'en pensait Mgr, mais depuis ils ont compris qu'il n'était pas contre, du moment qu'il m'avait proposé un terrain de la mission, sur le bord de la grand route, bien plus près de Tha Rae que je ne suis ici. Mais je tiens à rester fidèle à mes engagements avec ce village, qui a accepté de courir les premiers risques de l'aventure avec moi. Je pense que j'ai de nombreuses années à passer seul, avant de voir venir des compagnons déterminés à rester longtemps. D'ailleurs je me vois fort mal (surdité et autres raisons) responsable d'une « communauté ». Le cas échéant, le plus nécessaire serait la venue, alors, de quelqu'un de capable de prendre rapidement la responsabilité du groupe... et l'amener s'installer « plus commodément », en une « meilleure place »... car, très probablement, il n'y aura pas d'amateurs pour continuer mon système rudimentaire, que je pourrai continuer tout seul. D'ailleurs une « communauté » deviendrait très vite une charge trop lourde pour ce petit village. Je pense que 2 ou 3 serait le maximum « supportable » pour eux. J'ai eu des « hôtes » passagers pendant quelques semaines : un ex-moine bouddhiste qui voulait éclaircir quelques doutes sur la doctrine chrétienne. Puis un M.E.P. (qui fut 3 mois avec moi l'an passé au monastère bouddhiste) avec un ami français de passage. Le matin, de même que le moine bouddhiste prend son bol pour faire sa quête, je vais au village, avec un petit « panier à riz ». Je m'engage dans le village, ouvrant mon panier à qui vient sur le bord du chemin pour me donner quelque chose. Quand je juge que j'ai assez, je fais demi-tour. Le lendemain je prends le village par l'autre bout. Si on me donne trop que je ne puisse refuser, j'en fais deux jours, et ne vais pas quêter le lendemain... ça peut continuer ainsi indéfiniment.

[Lettre du 3 juillet 1977 à Van Campenhoudt]

1979 : Au service des réfugiés cambodgiens, plus de 400.000 personnes, dans le camp de Sa Kaeo.

Depuis deux mois j'ai quitté (et n'ai pas eu de courrier depuis) la vie tranquille des rizières en

pleine moisson pour rejoindre ces champs de misère cambodgienne que la T.V. a parait-il abondamment montrés. En effet dès qu'on commence à parler de cela, les gens à caméras se sont précipités sur cette « curiosité » de loques humaines, de bébés squelettiques à face de vieillards... et puis la curiosité mondiale est passée à un autre centre d'intérêt. Finies les files de gens chargés de trépieds pour visser leurs grosses caméras. Ici la situation s'est bien améliorée. Le tas de cadavres quotidiens des débuts se sont réduits à quelques unités tous les jours. Mais tout ça avait commencé bien avant qu'on en parle, avant que la Thaïlande ouvre la frontière aux réfugiés, au temps où on les embarquait dans des camions pour les réexpédier au Cambodge à un autre endroit de la frontière. Combien ont péri de ces milliers-là ? et sans témoins, sans T.V.

Ici c'est le camp de SAKAEO : un terrain de buissons où l'on a passé grossièrement le bulldozer et creusé à la pelle mécanique une tranchée tout autour, en dedans d'une clôture de barbelés. La tranchée, avec des branches ou des morceaux de bois en travers dessus, c'était les toilettes. Quand la tranchée a été remplie, on en a creusé une seconde. On a transporté là à pleins camions 30.000 réfugiés : les « civils », les familles qui suivaient les soldats khmers rouges que l'armée vietnamienne encerclait et rejetait sur notre frontière : une troupe de femmes et d'enfants surtout, avec des soldats incapables de combattre, tous affamés, épuisés de maladies, surtout malaria et une fois ici, et mangeant à leur faim, coliques, dysenterie. Il pleuvait. Tout le terrain gratté au bulldozer n'était que de la boue. Sur un coin du terrain on a dressé de grandes tentes : c'est l'hôpital. Dans chaque tente, allongés côte à côte sur le sol, avec des nattes que traversait bien vite l'humidité, 100 à 130 ou 150 malades, beaucoup couchés dans leurs excréments incapables de bouger. Des médecins et infirmiers, infirmières de toute nationalité arrivent, examinent, donnent médicaments et piqûres à mesure que les médicaments arrivent. La journée il y a grand monde, volontaires pour aider: soutenir les moins épuisés pour aller faire leurs besoins à deux ou trois pas, en dehors des piquets de tentes, et les autres attendant que quelqu'un vienne les nettoyer un peu, leur tirer les excréments de sous eux, essuyer un peu la natte souillée, mettre un bout de journal ou de papier d'emballage sous eux... Sali de nouveau dans quelques minutes. Entre les tentes, le terrain est tout boue et excréments. Quand arrivent quelques pelles, on peut « retourner » les excréments les plus gênants. Arrive de la chaux qu'on sème là-dessus. Arrivent des couvertures, vite salies. On en jette et on en lave quelques-unes, s'il reste de l'eau. Elle arrive par camions qu'on verse dans des réservoirs de tôle galvanisée. C'est la queue pour en avoir, et c'est vite fini. A la tombée de la nuit les médecins, infirmières, volontaires épuisés vont se reposer la nuit dans les villages voisins : c'est indispensable pour pouvoir travailler le lendemain. Il y a là 8 tentes, c'est « l'hôpital », 1200, 1300 « hospitalisés ». La nuit il reste un médecin de garde et deux ou trois infirmiers. Le jour on se montait sur les pieds des uns des autres : médecins, infirmiers, volontaires, curieux (touristes), journalistes, photographes, cinéastes, à se faufiler entre les rangées semées de « malades » sur le sol. Les touristes délicats tiennent un mouchoir sur leur nez. Beaucoup de volontaires aident à nettoyer les malades. On manque de papier journal. Mais la nuit plus rien, obscurité et silence. On a quelques lanternes à pétrole. Les « Médecins Sans Frontière » français organisent les deux premières unités médicales, et des unités d'autres nationalités s'organisent de même. Les « Médecins Sans Frontière », de trois couvertures tendues sur des ficelles, font une salle d'accouchement (3 ou 4 par jour au moins, beaucoup de prématurés, beaucoup de morts). Les « Médecins Sans Frontière » ont rempli leurs deux tentes de femmes et d'enfants (300 environ). Quand je suis arrivé je me suis mis à la première tente que j'ai trouvée : une unité médicale protestante. Voyant que la nuit il n'y avait presque personne, je me suis mis à garder chaque nuit (me reposant le jour), seul pour trois tentes, circulant avec la lanterne entre les rangs de malades sur le sol. Il y en a qui ont essayé d'aller faire leurs besoins à deux ou trois sur le terrain libre et se sont affalés... en attendant quelqu'un qui les aide à se relever, se nettoyer (sommairement) et reprendre leur place, serrés entre deux voisins, au côté à côté. On soigne les dysenteries avec les grands moyens. Les bouteilles de sérum se balancent au vent à une corde tendue sur des piquets, au-dessus des rangées de malades. On passe en vérifiant le débit, retire

celles qui sont terminées. Dans les cas urgents on va à la recherche du médecin, de tente en tente. Au début les médecins marquent diagnostic et traitement au crayon feutre sur la peau des malades (le bras, les jambes) Puis on fait des fiches. Les infirmières suivent et donnent le traitement marqué. Le matin on porte les morts à la porte du camp, pliés dans une natte. Chaque jour un vieux car vient les ramasser et va les enterrer, inconnus, venus et disparus sans compte ni liste. Petit à petit, on voit arriver des planches, puis des lits pliants, l'électricité. Mais dans le camp, les 30.000 sur le sol, abrités sous des bouts de toile tendus par des ficelles. Il ne pleut plus depuis plus d'un mois. On distribue riz et quelques légumes : ils font cuire eux-mêmes leur nourriture, chacun son feu et sa casserole, par famille, en petits groupes. Pour l'hôpital (plus de 300, 400 « orphelins »: enfants perdus) il y a une cuisine collective [...].

[Lettre collective du 17 décembre 1979]

1981 : Pezet reconnaît que la possibilité d'aller mener à nouveau une vie en ermitage est réduite et envisage un congé au pays natal.

[...] Il y a au diocèse voisin une équipe de M.E.P. [...] qui pourrait être mon dernier refuge le jour où ça n'irait pas ici [...]. L'un a passé un « carême » (bouddhiste, 3 mois) avec moi alors que j'étais dans un « monastère de la forêt » (bouddhiste) pas loin de sa paroisse... et quelque autre a fini par découvrir la spiritualité de l'église orientale... combien plus proche de la réalité religieuse locale depuis l'Inde et tout ce qui en est venu vers l'Orient asiatique. Ce que pratiquent ces moines bouddhistes c'est au plan du procédé exactement la « mémoire du Nom » (du Bouddha) de la « Prière de (à) Jésus », de la « Prière du cœur » hésichaste (cf. la répétition du Nom des fidèles de AMIDA-Bouddha (Amito-Fu)... et chez les musulmans).

[...] L'Occident-consommateur a sûrement plus besoin d'évangile que les « pauvres » de par ici de quelque religion que sociologiquement ils soient. Leur malheur c'est plutôt la fringale d'un développement sur le modèle occidental que l'église locale n'a pas encore cessé- il s'en faut bien – de regarder comme le secret du bonheur sur terre. Le moindre doute à ce sujet ne les a pas encore effleurés... mes anciens compagnons hippies devenus moines bouddhistes par ici sont plus clairvoyants.

[Lettre du 18 mai 1981 à Hanquet]

[...] Je crois de plus en plus que j'aurais mieux fait de ne pas rentrer à Tha Rae quand j'en étais quasi-sorti. C'était ma conviction quand on a su qui allait être le nouvel Évêque. J'ai cru à ses bonnes paroles, mais l'expérience de ces quelques mois semble bien prouver que ce que j'avais tenté ces 4 ou 5 dernières années n'est guère plus faisable, à moins d'aller autre part. [...]

Il est trop évident ici que ce que j'ai tenté n'était qu'un rêve sans consistance qui n'a rien donné et qu'il n'y a qu'à aider à assurer des messes le dimanche. Vu que je puis encore faire ça tout en étant sourd et que quand il manque des messes, et qu'on a le « pouvoir » d'en dire, on n'a pas le droit de s'y dérober. Donc je cours beaucoup les fins de semaine, faisant du vélo comme jamais de ma vie. J'ai refusé la motorisation qu'on me proposait car c'était évidemment accepter le « boulot », m'en tenant ainsi aux limites de ce que peut faire un vélo. Je ne pense pas qu'il serait efficace d'avancer des motifs de « Vocation particulière », car il est bien évident pour tous que l'entreprise précédente n'aboutira jamais à rien de « concret ». C'est bien évident à moi aussi, mais je n'ai pas entrepris ça pour « réussir » ou « faire » ou « réaliser » « quelque chose » de plus que ça !!! Or, il est trop clair que ces critères de décision-là ne peuvent paraître que pure fantaisie, rêve éveillé.

[Lettre du 7 août 1981 à Dumortier]

[...] Il est évident que, en croyant me libérer des services dominicaux dans le secteur Tha Rae, je n'ai fait que m'enfermer plus gravement encore [...] Pour moi : pas de solution, ou bien continuer à faire ce que veut l'Évêque, ou demander à aller en congé au pays natal l'an prochain... et aller faire le moine mendiant sur les causses de Rocamadour ! [...]

Tu comprends bien, pour mon Évêque (et pas seulement pour lui) les rêves de vie monastique, en ce qui me concerne, preuve est faite pour eux que c'est pure fantaisie. 3 capucins italiens viennent d'arriver dans le Sud justement pour faire ça comme il faut cette fois. Les deux vieux (Verdière, Pezet) ne feraient-ils pas aussi bien d'aller « se reposer » ? Je suis allé voir Pasek récemment. Si nous étions libres, il vaudrait mieux revenir chez les moines bouddhistes : voilà notre avis. Lui, ce serait bien. Moi, sourd, c'est plus difficile: impossible de participer vraiment à la Vie de la Communauté, impossible de communiquer discrètement.

[Lettre du 7 décembre 1981 à Dumortier]

1983 : « CESSAT » : interdiction formelle de poursuivre l'expérience de vie milieu bouddhiste.

[...] Le « licet » [de mon évêque] en mains, je suis allé trouver [le Cardinal] avec la certitude que je faisais là une démarche suicide, mais dont je voulais avoir le cœur net, pour en finir une bonne fois, car j'allais lui demander quelque chose dont il avait assez clairement déclaré qu'il ne l'admettrait jamais et « surtout pas d'étrangers »... L'entrevue pour moi a été courte: « on réglera cela avec votre évêque ». Quelques jours après (le lundi saint), j'étais à l'évêché attendant mon Évêque au retour d'un voyage à la capitale: sentence du cardinal: claire et nette, dans sa concision latine, comme un jugement de Curie Romaine : « CESSAT ! »

Depuis, quand je rencontre quelqu'un des bons copains..., on se salue d'un retentissant « cessat ! ». Pas besoin de préciser « quoi ? » C'est assez clair pour tout le monde ! (si ça ne l'était pas assez pour toi, voilà : ça veut dire: « Fini de faire le bouddhologue ! ») Pour moi, c'est bien évident que c'était fini depuis déjà plusieurs années (1976...) Aussi, ce n'est pas de continuer à faire le bouddhologue que j'allais lui demander la permission !... Mais je suis classé d'avance, et il ne m'a pas laissé le détromper... Pour lui je ne pouvais être que le type qui veut continuer à aller « farfouiller » dans les Pagodes... C'est évident que ce n'est plus à un étranger, vieux et sourd (et tant d'autres limitations qui condamnent d'avance toute crédibilité) à faire ça ici maintenant !...

[Lettre du 31 octobre 1983 à Dumortier]

En guise de conclusion : le bouddhisme est « réaliste ». La spiritualité bouddhiste est à « ras du sol ».

« Sentir »... c'est ça que fait le poète occidental. Les grands poètes en Occident sont de grands « sentimentaux » (mot faux : = sensibles, « sensitifs »), imaginatifs, visionnaires... « Je vis »... « Je » « sens » la « vie » « profonde » qui est « en moi »... C'est très indien, hindouiste... (C'est peut-être la voie de la « méditation transcendantale » ?) Peut-être faut-il parler comme ça pour suggérer quelque chose aux Occidentaux... C'est peut-être ce que j'ai entendu appeler « le 4e ou 5e véhicule » Navayâna (novus)... Le bouddhisme interprété par les Occidentaux...

Mais un bouddhiste de la voie radicale : Theravada, chan, zen, tout en y reconnaissant certains thèmes, ne pourra s'empêcher de s'y trouver pas tout à fait chez lui... mal à l'aise en somme... Mystique à l'occidentale peut-être ?

Le bouddhisme radical est radicalement « réaliste », antivisionnaire, « antimystique » (ce mot pris au sens occidental), anti-« je », anti-« je » vis, anti-« je sens »...

Anti-évasion du réel vers « l'intériorité » (au sens occidental), bien les pieds sur terre, dans le réel.

C'est, je dirais presque l'inverse...

Avant « l'illumination » (l'ouverture des yeux), ce qu'on croyait voir, être les collines, les arbres, les maisons, n'étaient pas les vraies, c'étaient des ombres, des illusions...

C'est après « l'ouverture de yeux » que les collines sont vraiment les collines (= de « vraies collines »), les arbres de « vrais arbres » (et pas des fantômes ou fantasmagories d'arbres)

etc....

(cf. si tu connais, la parabole zen du bœuf (ou buffle).., le dernier tableau)

Ça aboutit à la joie de « vivre » vraiment dans le réel vrai, concret, quotidien où il n'y a plus de « cassure », de dualisme (schizophrénie) où le concret est « vrai », vraiment, de toute la « totalité » de la chose et du sens = la vraie chose, totale (con-crète, réelle). J'aurais l'impression que ta voie risque de donner l'impression d'aller à l'inverse (l'impression, je dis)

[...] Le soi empirique des gens c'est un soi fallacieux, qu'ils croient être leur vrai soi. La recherche du Vrai Soi n'est pas aller descendre, aller le chercher sous les fantasmagories du faux soi, mais monter du faux soi fallacieux, obscur, irréel, au Soi vrai, concret, réel, de plain pied dans la réalité concrète du monde = le Soi pleinement conscient dans le monde concret des choses et des gens et accomplissant parfaitement sa tâche.

Si tu fais le chemin inverse, tu donnes l'impression de t'évader du réel... (Voilà le « bouddhisme » interprété généralement par les Occidentaux: « évasion du réel »)Or, c'est exactement le contraire !

[Lettre non datée (janvier 1983 ?) à Dumortier]